

ulf hannerz

explorer la ville

éléments d'anthropologie urbaine

traduction et présentation par isaac joseph

*Numérisé pour le Séminaire Isaac Joseph*



LES ÉDITIONS DE MINUIT

## les répertoires du citadin

Numérisé pour le Séminaire Isaac Joseph

*Le nombre de travaux d'anthropologie urbaine que l'ouvrage d'Ulf Hannerz présente et discute est impressionnant. Faut-il faire le compte de tous ceux que le public français ignore ? de ceux qui ne sont pas traduits et de ceux qui sont quasiment absents des débats de la recherche urbaine en France ? Comment le résultat obtenu sera-t-il interprété : comme un signe de provincialisme théorique ou comme une absence d'intérêt pour des problématiques qui ont fait l'histoire de l'anthropologie urbaine anglo-saxonne ?*

*Mais, si Hannerz insiste tant pour dire qu'il faut définir un champ dans lequel pourraient se retrouver les travaux de Park et Wirth d'une part, et ceux de Goffman de l'autre, s'il passe en revue si consciencieusement tous les outils disponibles de la pratique anthropologique en milieu urbain, c'est que le travail de constitution théorique de ce champ et d'analyse critique de ces outils est à peine entamé. De ce point de vue, le public français n'a aucun retard.*

*Ce livre est en effet un livre de prolégomènes. S'il fallait en résumer l'intention et le parcours en quelques lignes, on partirait de la distinction que fait Hannerz entre une anthropologie dans la ville et une anthropologie de la ville. En ce sens, l'exigence théorique de l'auteur est la même que celle des premiers travaux de l'école de Chicago : comment définir la ville comme objet sociologique ? N'est-ce pas un simple espace d'effectuation de rapports sociaux qui n'ont rien de spécifiquement urbains ? C'est dans la mesure où Hannerz essaie, tout au long de son livre, de maintenir la question de l'« urbanité », de l'essence de l'urbain, qu'il peut prétendre fonder l'anthropologie urbaine. Mais il se trouve que, dans sa définition fondatrice, justement, la ville est une réalité éclatée. Si maintenant cet éclatement n'est pas seulement spatial mais social, si l'on accepte la corrélation entre un sens de l'espace et des « régions de signification », la ville devient un assemblage de textes qui demandent à être interprétés, individuellement et collectivement. On passe alors d'une sociologie des institutions et des organisations sociales à une*

sociologie des acteurs, comme dirait Touraine<sup>1</sup>. Très précisément, d'une sociologie de la ville et de ses effets structurants ou déstructurants à une sociologie du citadin et de la cohérence de ses engagements dans des situations sociales. Avec, au bout du voyage, la question existentielle et non plus simplement épistémologique de l'intégrité de l'acteur.

Mais ce registre du commentaire ne suffira sans doute pas à faire qu'on pénètre dans le livre de Hannerz avec autant de curiosité qu'il sait en manifester pour les travaux les plus divers. Ce n'est pas par hasard, sans doute, qu'au terme de son parcours, l'auteur s'interroge sur ce que doit faire l'anthropologue des « images représentatives », des « portraits », des « légendes » de villes. Il n'y aurait en effet aucun paradoxe à définir ce livre comme une légende.

Tout d'abord, c'est un recueil de récits de la passion urbaine dans l'Occident du XX<sup>e</sup> siècle, même si ce recueil se présente modestement sous la forme d'une histoire de vie de l'anthropologue urbain : de son adolescence — où une ethnographie « impatiente » triomphe dans les métropoles-laboratoires des grandes migrations — jusqu'à l'entre-deux-âges où la sophistication des outils d'analyse aboutit paradoxalement à une décomposition du « phénomène urbain » tel que le pensaient Simmel ou Wirth. La ville, qui était un « état d'esprit » ou une « mentalité », redevient une réalité insaisissable aux yeux d'un anthropologue qui s'interroge avec une sérénité désabusée, au moment où il achève son ouvrage sur les dimensions anthropologiques de sa pratique.

Mais le livre de Hannerz est aussi une légende dans un deuxième sens. C'est un texte accompagnant les « images représentatives » ponctuant notre vécu de citadin qui tente de leur donner un sens. De la légende comme recueil de récits à la légende comme inscription discursive inachevée, toute l'histoire de l'anthropologie urbaine nous est offerte, en quelque sorte de surcroît, comme un miracle de l'exploration urbaine, puisque celle-ci s'inscrit pour l'essentiel entre deux pôles : une problématique ethnographique du recueil de témoignages avec les premiers récits de vie de migrants tels que les conçoit W. I. Thomas<sup>2</sup> au début du siècle, et une science rigoureusement descriptive, un inventaire des situations spécifiquement urbaines s'inspirant de la micro-sociologie de Goffman. Entre ces deux pôles, le phénomène urbain s'est

développé et décomposé sous nos yeux : le « milieu » urbain a éclaté lui-même en domaines d'activités et de relations susceptibles de combinaisons. Bref, le citadin a chassé la ville du territoire de l'anthropologie.

En un sens, tout est déjà dit avec William I. Thomas et Robert Park, précurseurs et patriarches qui abandonnent le paysan polonais sur les terres de la vieille Europe et emboîtent le pas au migrant en route vers l'Occident, psalmodiant, tels le dernier rescapé du film de Schloendorff, La soudaine richesse des pauvres gens de Kombach, des noms propres qui sont autant de villes saintes : New York, Chicago, Minneapolis. La passion anthropologique de Hannerz est contemporaine de cette figure du migrant et de la question qui obsède les premiers ethnographes du milieu urbain : comment restituer cette soudaine richesse du migrant ? Envers et contre les taudis, la ségrégation et la désorientation ? Question d'un humanisme aujourd'hui devenu intolérable ; non pas : « A quel point souffre-t-il ? », mais : « Comment invente-t-il les moyens de sa survie ? » La langue anglaise dispose d'un mot aux résonances paradoxales pour désigner ce miracle : serendipity. Il correspond à la découverte que fait le migrant de la mosaïque des petits mondes, de la féerie urbaine. Autant d'étapes sur sa route, autant de frontières qu'il franchit sans manifester, avec juste ce qu'il faut d'engagements ordinaires pour survivre et « redéfinir la situation ». Serendipity, le contact transculturel est celui d'identités sociales désorientées et de convictions blessées. Ce n'est pas — du moins, pas immédiatement — le contact internationaliste des intérêts et des conditions.

Quelque cinquante ans plus tard, l'œuvre de Goffman fera réapparaître cette figure anthropologique de l'Étranger de Simmel<sup>3</sup>, cette unité singulière de la distance et de la proximité : la scène et les coulisses, les deux pôles structurants de l'expérience migratoire. Celle-ci a survécu au ghetto et envahit, banalisée, le théâtre du boulevard de la comédie urbaine. Restauration du questionnement moraliste. La bonne volonté naïve des do-gooders et des collectionneurs de témoignages qui irritaient Robert Park n'est plus l'obstacle principal au développement de l'anthropologie, elle a cédé la place à la hantise du semblant : quelle est la place de la sincérité dans ce trafic des significations qu'organise la ville ? L'anthropologue ne saurait ricaner devant cette question. Si les villes sont à l'évidence des espaces de circulation des comportements, si elles peuvent triompher de la ségrégation des

1. « Le retour de l'acteur », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXI, 1981, p. 243-255.

2. *The Source Book for Social Origins*, 1909 ; *The Polish Peasant in Europe and America* (avec Florian Znaniecki), 1918.

3. « Digressions sur l'étranger », in *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, textes traduits et présentés par Y. Grafmeyer et I. Joseph, Ed. du Champ urbain 1979, p. 53-59.



territoires, elles laissent en effet le citoyen désarmé devant un foisonnement de significations. L'étranger est devenu un être de combinaisons, un combinard. Et, si nous sommes tous dupes les uns des autres, si les identités se diluent, l'anthropologue risque d'être le premier des jobards dans un monde où le moindre acteur social est un stratège accompli. Parviendra-t-il à sauver sa curiosité ? Ne sera-t-il pas tenté d'en revenir à la question des identités perdues ?

Les bâtisseurs des villes ont disparu et, avec eux, la problématique de l'urbanisation. Le chercheur n'a plus en face de lui que des unités véhiculaires qui vivent à l'heure du crépuscule des rôles et s'interrogent, non plus sur leur sincérité, mais sur leur authenticité. Les régions morales constitutives de la ville selon Park, fécondes par leur excentricité même, deviennent autant de sous-cultures, dérisoires poupées russes dont l'emboîtement ne parvient même pas à reconstruire une totalité urbaine, parce qu'elles sont les miniatures sociologiques du juste milieu. La différence devient un droit, comptable du relativisme culturel, c'est-à-dire d'une philosophie des enclaves. La poussière d'étoiles qui brillait aux yeux du migrant s'est désacralisée et l'ethnologue n'explore plus que des univers rabougris, régis par la culture du pauvre, c'est-à-dire par la logique sociale du quant-à-soi.

Mais, à abandonner la priorité du « sens de l'espace » et des métaphores fondatrices des sociologies du déracinement, de la désorganisation ou de l'embarras, on fait peu à peu de la ville un « assemblage de textes ». Hannerz, parlant des domaines relationnels ou des réseaux, souligne qu'il s'agit d'outils analytiques et nons de réalités écologiquement localisées. A faire du citoyen un être de répertoires ou de la ville un réseau de réseaux, il se démarque de l'école de Chicago, qui avait soutenu la spécificité des sociétés urbaines sur la base d'une spécificité écologique des pratiques qui s'y développent. Au contraire, l'inventaire des situations et des rôles auquel aboutit l'anthropologue de la diversité urbaine peut parfaitement se satisfaire d'une approche « délocalisée » des phénomènes urbains. La question de Wirth se transforme alors. Non plus : « Quelle est la spécificité sociologique d'une entité définie par sa densité et son hétérogénéité ? » mais : « Quels sont les effets organisationnels et culturels de la diversité des rôles et de la densité des réseaux qui caractérisent le milieu urbain ? » En ce sens, le travail de Hannerz aboutit tout naturellement à l'œuvre d'Erving Goffman et au courant de réflexions qu'elle a inauguré. La question centrale qui surgit alors est celle du fondement structural de l'analyse de situations. Si toute situation est un événement, comment peut-on la lire, c'est-à-dire l'interpréter ? Dans le champ urbain, cette question se pose

principalement dans le domaine des relations en public. Quelle est la place de ces relations faites de « brèves rencontres » par rapport aux autres domaines relationnels de la vie urbaine ? On remarquera à ce propos que, pour Hannerz, les rapports de trafic qui sont seuls justiciables d'une analyse éthologique, comme rapports de co-présence dans un environnement, ne sont pas dominants. Ils définissent certes la spécificité du phénomène urbain depuis Simmel, ils mettent en jeu des faces et des visages, mais ils ne valent pas pour tous les autres. Bref, le citoyen n'est pas simplement un arpenteur.

On se reportera à la hiérarchie des domaines selon leur effet structurant d'après Hannerz : approvisionnement, parenté, voisinage, loisirs et trafic. Mais il y a, entre un répertoire et un domaine, la même discontinuité objective qu'entre une parole et une langue. L'introduction d'un classement dans l'inventaire des rôles est donc nécessairement arbitraire. C'est-à-dire qu'elle est tout aussi embarrassée que les définitions que donne Goffman des caractéristiques macro-sociologiques de son terrain (société occidentale, classes moyennes, etc.). En définissant le rôle comme « engagement situationnel finalisé », on l'affranchit d'une sociologie de la norme et du statut, mais, pour dépasser une sociologie formelle des circonstances, il faut un coup de force arbitraire qui classe les situations en domaines relationnels. Ces domaines en effet ne sont pas des catégories interprétatives que se donnent les acteurs pour « définir les situations » ; ce sont des fragments d'inventaire, des chapitres du texte urbain. Du coup, les relations sociales ne se définissent plus seulement en situation, elles deviennent des rapports sociaux relativement spécifiques suivant les domaines. Un rapport est une relation qui s'est structurée de manière transcendante par une abstraction. Ou, pour dire la même chose dans la langue d'Ulf Hannerz qui ignore la distinction entre relations sociales et rapports sociaux, les domaines nous servent à analyser le mode d'adaptation des rôles entre eux ; la distinction a donc pour fonction d'introduire un minimum de cohérence dans les répertoires. Ce qui prouve encore une fois que c'est le citoyen qui est devenu l'objet privilégié de l'anthropologue et non la ville. L'injection d'une approche structurale dans une problématique d'analyse de situations est donc limitée et l'apport original de Hannerz au tableau des méthodes de l'anthropologie est beaucoup plus net pour ce qui concerne les situations, les rôles et les discriminants du rôle que pour les caractéristiques structurales d'un centre urbain. Certes, ce sont bien ces caractéristiques qui peuvent rendre compte de la différenciation et de la richesse d'un répertoire, de l'accessibilité de tel ou tel rôle mais l'orientation de Hannerz, fidèle à la tradition

Numérisé pour le Séminaire Isaac Joseph

de Chicago et de l'interactionnisme, se préoccupe d'abord des conditions d'une « intégrité individuelle susceptible de mobilisation collective »<sup>4</sup>.

C'est précisément cette priorité phénoménologique de vécu urbain qui triomphe au terme de l'exploration de Hannerz et c'est elle qui explique le paradoxe du trafic. Rien n'est plus intuitivement immédiat, en effet, que les rapports de trafic pour désigner la spécificité des interactions du milieu urbain. L'accessibilité des individus dans un espace limité est ce qui caractérise la ville. Mais rien n'impose à l'anthropologue de restreindre l'accessibilité à tel ou tel rôle à une accessibilité purement physique. Une étude des relations en public en milieu urbain qui se contenterait d'une logique de la co-présence risque d'oublier que les étrangers avec lesquels les rapports de trafic nous mettent en contact sont des partenaires virtuels. C'est, là encore, au nom d'une fidélité à l'école de Chicago et à l'attention qu'elle portait au temps, celui des processus, des successions, que Hannerz se démarque des hypothèses qui feraient de la co-présence le modèle des interactions urbaines. Si l'étranger demeure le citoyen par excellence, c'est plutôt par cette capacité de réserve et de distance sur laquelle insistait Simmel et Park et que Hannerz reprend dans le détail en analysant les techniques de révélation dans des situations d'interaction.

De même, les discriminants du rôle sont aussi exogènes par rapport à la logique des répertoires et des situations. L'appartenance ethnique, l'âge et le sexe<sup>5</sup> ont des effets sur l'organisation d'un répertoire, ils canalisent des engagements, ils interviennent dans les combinaisons de rôles entre eux, bref, ils organisent le supermarché des situations suivant une typologie des acteurs qui est pré-relationnelle.

On pourra donc définir une ville comme une structure sociale différenciée en domaines d'activités, susceptibles de superpositions et de connexions et comme un « rassemblement d'individus qui n'existent comme êtres sociaux qu'au travers de leurs rôles et des rapports qu'ils établissent et entretiennent en jouant leurs rôles ». « Le vécu urbain tire donc sa forme de la conjonction d'un certain nombre de rôles et la structure sociale d'une ville est constituée des rapports par lesquels les individus sont liés les uns aux autres au travers des diverses composantes de leurs répertoires. »

Au point où nous en sommes, l'anthropologie urbaine se construit sur un double langage obligé : d'une part, une analyse de situations et des modes selon lesquels les individus s'engagent (information personnelle, richesse du répertoire, inscription dans un réseau) ; d'autre part, une ethnologie des domaines et du mode de structuration globale d'une société urbaine (discriminants du rôle, rapports catégoriels, modalités du contrôle normatif). On pourra alors choisir aussi bien de « commencer l'analyse par la ville comme totalité ou par le citoyen comme individu. Les deux perspectives sont également pratiquées ».

Mais cette alternative méthodologique ne change rien à la primauté conceptuelle du citoyen sur la ville ; même si l'on ne privilégie pas une perspective « égocentrée », on ne peut pas revenir sur le principe selon lequel « la vie sociale est faite de situations ». Simplement, la question reste de savoir comment s'articulent ces deux perspectives d'analyse, ou, pour dire les choses dans le vocabulaire de Goffman, quelle est la nature de la « membrane » qui fait qu'une détermination structurale peut dans une situation donnée n'avoir pas plus d'importance que le bouton qui orne le nez de l'orateur<sup>6</sup>.

En fait, cette membrane n'a rien de magique si l'on tient compte de la qualité essentielle de la vie des sociétés urbaines telle que les analyse Hannerz. La surdétermination (multiplexité) joue son rôle dans l'organisation d'un répertoire, dans la problématique des réseaux et dans les rapports spécifiques dans un domaine ou entre des domaines. Cette surdétermination est le véritable nom de l'interdétermination relative des rapports sociaux en ville ou de ce que Hannerz appelle la fluidité du vécu urbain. Refusant de réduire l'anthropologie de la ville à l'anthropologie dans la ville (entendons : l'anthropologie des enclaves), Hannerz reprend la question des effets sociologiques de la densité et de l'accessibilité en la débarrassant des résonances négatives liées au vocabulaire de la désorganisation et à l'opposition du rural et de l'urbain et des résonances localistes liées à la première tradition écologique. L'accumulation des surdéterminations, au niveau des interactions par le jeu des révélations, au niveau des relations par la combinaison de réseaux différents, et enfin au niveau des rapports sociaux par les superpositions de domaines, est la vérité analytique de cette intuition qui parcourt le premier programme de recherches proposé par Park en 1916 et qui veut que l'air de la ville rende libre.

4. Henrika Kucklick, « Chicago sociology and urban planning policy ; sociological theory as occupational ideology », in *Theory and Society*, novembre 1980.

5. Sur une approche micro-sociologique de l'identité sexuelle, voir l'article de Goffman, « The Arrangement between the sexes », *Theory and Society*, 4 (1977), p. 301-331.

6. « The Neglected Situation », in J. Gumperz and Dell Hymes (eds), *The Ethnography of Communication* (*American Anthropologist*, 66, 6, 2<sup>e</sup> partie, 1964), p. 133-36.



Telles sont les conditions de développement d'une anthropologie urbaine. « Il vaut mieux reconnaître qu'il y a deux centres. Personne (même pas un anthropologue) ne peut adopter les idées d'un individu si celui-ci ne les a pas revêtus au préalable d'une forme appariée ; la plupart du temps, il faut parler, parler, parler. » L'anthropologue est contraint par son objet même au double langage. Non seulement expert en comportements duplices et en combines, mais spécialiste de l'exploration des « mouvements exploratoires » par lesquels les acteurs s'engagent de manière limitée dans une situation en se réservant la possibilité de la redéfinir. Et c'est bien parce que ces redéfinitions ne sont pas subjectives que l'anthropologue est obligé de faire voisiner des analyses très micro-sociologiques, portant par exemple sur les phénomènes de déviance, avec des analyses macro-sociologiques consacrées aux cultures de classes, ou aux systèmes sociaux globaux. Il est obligé de passer constamment d'une anthropologie du dedans à une anthropologie d'en haut. Il faut donc conclure un pacte entre les analyses quantitatives et les analyses qualitatives. Et, pour cela, restaurer au départ une certaine idée de la centralité, faire l'hypothèse que les rapports d'approvisionnement (à la fois rapports de production et de consommation) sont le noyau d'une étude de la totalité urbaine. Commence alors, à titre d'exemple, une longue description fictive des effets des rapports d'approvisionnement sur les loisirs d'un travailleur manuel : « Dans le domaine des loisirs par exemple, il y a peu de chances qu'un travailleur manuel puisse élever des chevaux de course pour son plaisir ; comme tous ceux qui ont la même expérience professionnelle que lui, il préférera sûrement un match de football à une soirée poétique. (...) Dans la mesure où il espère pouvoir bouleverser un jour la structure de ce domaine d'approvisionnement ou au moins changer sa propre position dans ce domaine, il consacrera une partie de son temps libre à faire avancer ces objectifs en s'engageant dans des mouvements politiques ou en suivant une formation pour adultes. Le choix du quartier où il habitera dépendra aussi de ces rapports particuliers dans le domaine de l'approvisionnement, qui déterminent l'allocation de l'espace urbain. Le type de rapports de voisinage, les réciprocity mineures qui les entretiennent, sont autant de conséquences directes de la manière dont il gagne sa vie. Les rapports de trafic enfin sont une affaire de temps, de distance entre le domicile et le travail. S'ils sont distincts et dépendent du choix du véhicule, je peux devoir partir le matin dans des rues noires et rester accroché à une poignée dans un train de banlieue, ou me laisser conduire en limousine à l'heure de ma convenance » (p. 371). Mais, ajoute Hannerz, il y a des moments où les loisirs de ce travailleur manuel

ne savent pas de quel bord ils sont. On comprend donc que toute ethnographie selon le nouveau pacte, du moins si elle veut aller au-delà des types ou du vraisemblable, devienne un Who's who de réseaux, une analyse interminable.

Si l'anthropologue veut se transformer en go-between entre le global et le micro-sociologique, il faut qu'il innove non seulement en matière de recherche mais aussi en matière de transcription. Ce qui signifie à l'évidence qu'il n'a pas fini de « parler, parler, parler », avec pour seule limite le risque toujours présent que l'ambivalence culturelle ou l'incapacité à « régler son image » n'aboutissent à des manifestations publiques d'incohérence et à l'accumulation de « comptes » (accounts) et de justifications. A considérer en tout cas « la diversité de nos expériences, les ambiguïtés du processus de communication qui tiennent aux malentendus et aux irrégularités de nos contacts, on peut se dire qu'il est déjà bien étonnant que des représentations puissent être aussi largement partagées ». La pratique de l'anthropologue en milieu urbain, est atteinte, par contagion, des mêmes défaillances de constitution que son objet. Elle est forcément très fragile. Peut-on vraiment dire alors qu'on soit loin de ce que décrivaient Simmel, Thomas ou Park ? La précarité s'est substituée à la désorganisation, mais demeure la figure de l'étranger, « le voyageur potentiel en quelque sorte : bien qu'il n'ait pas poursuivi son chemin, il n'a pas tout à fait abandonné la liberté d'aller et venir<sup>7</sup> ». Et on ne pourra plus ironiser sur la légende de la fin : l'anthropologue, comme le scout, doit être « toujours prêt<sup>8</sup> ».

I. Joseph.

7. L'école de Chicago, op. cit., p. 53.

8. Je tiens à remercier Jacques Gutwirth qui m'a encouragé à entreprendre ce travail.